

L'armée des Barbares.... aujourd'hui, comme il y a 40 années...

Retour
au site
AFPS Alsace

Beaucoup d'entre vous ont pu lire l'article récent du [Haaretz ..](#)

Ci-dessous un rappel du massacre de Sabra et Chatilla en 1982 (plusieurs centaines de morts... plus de 3 000 selon de nombreuses sources...), perpétré par les milices fascistes libanaises (phalangistes) entraînées et appuyées par l'armée israélienne sous la direction du ministre de la défense Ariel Sharon.

Le massacre de Sabra et Chatila

Une vidéo de commémoration du massacre
<https://www.youtube.com/watch?v=Rhg2F6BbHks>

MASSAKER

Film de Monika Bergmann, Lokman Slim et Hermann Theissen de 2006 : six bourreaux témoignent de leurs actes lors du massacre de Sabra et Chatilla

Il y a entre ce documentaire dont vous pouvez voir les bandes annonces ci-dessous et l'article du Haaretz concernant les snipers de l'armée israélienne une convergence, une similitude, un même déni de toute humanité de la part des interviewés, qui en dit long sur l'ambiance et la nature de l'armée israélienne d'occupation.

Bande annonce du film :

La première sans
publicité

La deuxième avec
publicité
(malheureusement avec
publicité)



Trailer du film
Massaker -
Massaker Bande-
annonce VO



Extrait du film
Massaker -
Massaker Extrait
vidéo (2) VO

Le Monde

Article publié le 21 février 2006

["Massaker" : Sabra et Chatila raconté par les bourreaux](#)

Ce film réalisé par des journalistes, Monika Bergmann, Lokman Slim, Hermann Theissen, (deux Allemands et un Libanais), donne la parole à six des bourreaux qui ont participé à ce massacre et qui témoignent ici à titre anonyme, le visage dissimulé.

Par Jacques Mandelbaum Publié le 21 février 2006 à 13h15 - Mis à jour le 21 février 2006 à 13h15

Des sept années d'atrocités qui ont émaillé la guerre civile au Liban (1975-1982), événement enfoui depuis lors dans un no man's land de la mémoire collective, Sabra et Chatila est un événement qui culmine dans la monstruosité. C'est à son anamnèse partielle que nous convie ce film réalisé par des journalistes (deux Allemands et un Libanais), en donnant la parole à six des bourreaux qui ont participé à ce massacre et qui témoignent ici à titre anonyme, le visage dissimulé.

La situation est alors la suivante : l'armée israélienne occupe tout le sud du pays depuis juin 1982, et Béchir Gemayel, chef des forces chrétiennes qui partage avec l'occupant la volonté de réduire à néant la résistance palestinienne, a été élu président du pays en août. C'est son assassinat, le 14 septembre, qui déclenche le massacre. Trois jours plus tard, les miliciens des forces libanaises, ivres de vengeance, pénètrent dans le camp palestinien de Sabra et Chatila et y assassinent méthodiquement hommes, femmes et enfants durant deux jours et trois nuits.

On voit a priori deux leçons principales à tirer du récit entrecroisé des événements, tel que ce film nous le donne à voir et surtout à entendre. La première est historique et permet de retracer les faits : formation des milices durant la guerre civile, valeurs véhiculées dans leurs rangs (bérets verts américains, OAS française, commandos israéliens), identification des donneurs

d'ordres, description des mises à mort et des destructions de cadavres. L'implication israélienne tant dans la formation de ces troupes d'élite que dans la couverture du massacre (camp encerclé par Tsahal, fourniture de sacs pour enfouir les morts...) y semble particulièrement accablante.

Le deuxième enseignement à tirer du film est d'ordre proprement philosophique et concerne l'insondable question de la violence et du mal. Vingt ans plus tard, ces hommes ne regrettent visiblement rien, ne cherchent pas davantage à prendre la mesure de leur geste, ignorent aussi bien la souffrance de leurs victimes, mais entonnent de concert, avec une stupéfiante crudité, l'éternelle et terrifiante litanie des bourreaux. L'ivresse des armes, la légitimité du combat, le goût acquis du sang, la nécessité de la vengeance, l'obéissance aux ordres.

LA RHÉTORIQUE DE L'ASSASSIN

Il demeure pourtant, sur l'un et l'autre de ces plans, un profond malaise, dans la mesure où les deux principaux postulats du film - ne faire témoigner que les bourreaux et respecter leur anonymat - sont pour le moins discutables. Comment croire à la parole de ceux qui témoignent cachés ? La question est fondamentale, tant sur le plan moral que cinématographique. D'abord parce

qu'il faudrait être vraiment naïf pour penser que la parole anonyme offre une quelconque garantie de vérité. Ensuite parce que la seule condition de la vérité documentaire tient dans l'exposition consentie de celui qui s'y risque.

Souvenons-nous, sur le même sujet, du remarquable film de la Libanaise Danièle Arbid, « *Seule avec la guerre* » (2000), dans lequel la réalisatrice se confronte

physiquement à ses personnages, ou de l'exceptionnel « S21 » du Cambodgien Rithy Panh, dans lequel la mémoire corporelle des bourreaux est si intelligemment sollicitée. Rien de tout cela ici, mais en revanche le danger bien réel de conforter la rhétorique de l'assassin dès lors que lui est garantie la jouissance de l'impunité, comme est garantie au spectateur celle de l'abjection à l'égard de ce qui, étant dépourvu de visage, n'appartient pas à l'humanité.

Documentaire germano-franco-libano-suisse de Monika Bergmann, Lokman Slim et Hermann Theissen (1 h 39.)
Jacques Mandelbaum



Jeudi 16 septembre 1982, à Beyrouth, des groupes de miliciens chrétiens attaquent la population des camps palestiniens. C'est le plus grand massacre de civils de la guerre du Liban. Pour la première fois, un film livre le récit des assassins. Un document exceptionnel

«Voilà... c'est le cercle.» Sur un tableau en papier, dans une lumière rouge crépusculaire, une main dessine au feutre un cercle fermé. Tout autour, avec l'application d'un cadre qui expliquerait une méthode de gestion, l'homme place une série de petits points : «Nous étions là.» Le cercle, c'est le camp palestinien de Sabra ; les points, les miliciens qui ont encerclé et investi Sabra et Chatila, où ils ont massacré des civils, hommes, femmes et enfants, pendant deux jours et trois nuits d'affilée. «Notre devise était: les grands, les petits, les nouveau-nés... pas de pitié ! » dit l'ancien milicien.

On reste stupéfait. Pour les reporters arrivés rapidement sur les lieux, Sabra et Chatila est resté un cauchemar et un mystère. On garde le souvenir de rues pétrifiées, de maisons vides, de corps boursoufflés, épars, en tas, d'humains mutilés mélangés à des animaux abattus, un camp transformé en abattoir. Le silence et, partout, cette odeur épaisse et écœurante, l'odeur de la mort, qu'on inhalait. A l'époque, le monde est profondément choqué. Combien de morts ? Neuf cents au moins, mille, plus ? Journalistes, éditorialistes, écrivains noircissent des milliers de pages, dissèquent les détails et accumulent des questions sans réponse. Vingt-trois ans après, ce film sur Sabra et Chatila raconte le crime... par ceux qui l'ont commis !

Pour comprendre, il faut se rappeler juin 1982, l'invasion du Liban par Israël, qui force des milliers de combattants de l'OLP à fuir le pays.

En août 1982, Bachir Gemayel, chef des Forces libanaises, milices chrétiennes pro-Israéliennes, est élu président du Liban. Le 14 septembre, il est assassiné. Le 16 septembre, au sud de Beyrouth, le massacre commence. Les tueurs ont grandi avec la guerre.

Au début, en 1975, ce sont des gamins armés de fusils de chasse qui jouent à se battre, vivent de la rue et des armes et se droguent en avalant des cachets de Mandrax et de LSD : «Sorti de mon trip, je ne croyais pas à ce que j'avais fait», dit l'un d'eux. A 15 ans, une balle lui a traversé la cuisse. Son père lui offre un revolver : «Porte-le toujours. N'aie pas peur. Retourne te battre.» Ils apprennent la guerre : «Je marchais pieds nus sur les gravats pour déposer ma charge de TNT sous la barricade ennemie. J'aimais ça. Vivre ou mourir... On se foutait de tout. »

Bachir Gemayel ouvre ses casernes et va transformer ces têtes brûlées en Forces libanaises. L'un des groupes s'appelle « Sadm », le groupe « Choc », avec une devise : «Là où les autres n'osent pas».

Une nuit, trois cents d'entre eux sont conduits vers un port de plaisance et une vedette

israélienne. Débarquement à Haïfa pour trois mois de stage de survie. Les épreuves d'interrogatoire sont poussées à l'extrême : tabassages, jets d'eau bouillante puis glacée, électricité, supplice du pneu, la torture pour s'endurcir.

L'instructeur leur projette un film sur l'Holocauste : «On s'est dit : leur cause est juste.» A Eilat, ils sont accueillis dans un camp, sur la plage, par une jolie femme complètement nue, « Nikha », un général, mitraillette en bandoulière, qui les fait courir et ramper, dévêtus et honteux, jusqu'à vomir de fatigue.

De retour au Liban, avec l'élection de Gemayel, les hommes triomphent. Mais la nouvelle de l'assassinat du président – «le chef est mort!» – les transforme en orphelins pleins de haine qui crient vengeance : «Nous étions des bombes à retardement.»

Ce sont ces « bombes » qui quittent leurs casernes le jeudi 16 septembre à 16 heures. Maroun Machaalani, l'adjoint préféré d'Elie Hobeika, chef de la sécurité, les a réunis : «On va voir les assassins de Gemayel. Ils doivent tous mourir. – Tous, tous, tous? – Tu ne veux pas venger Bachir?- Oui, bien sûr! – Bien. Alors, on y va. Et pas d'états d'âme.

Les groupes et les itinéraires sont différents. Des Forces libanaises partent des casernes de l'est ou du nord de Beyrouth, d'autres viennent du Sud, constituées d'éléments de l'Armée du Liban-Sud. Un groupe se dirige vers Choueifat, prend l'autoroute jusqu'à Khaldé, coupe vers l'aéroport, jusqu'à l'ambassade du Koweït.

«On a fait une halte pendant que Hobeika discutait avec des officiers juifs», raconte l'un d'eux. Ces miliciens chrétiens ne disent jamais « Israéliens », mais « juifs », et détestent leurs alliés du moment, qui leur ont fourni des camions militaires, des uniformes de l'armée israélienne et encerclent la zone avec leurs chars.

Après l'ambassade, il y a des dunes de sable, le camp de Sabra et une brèche dans la clôture. Maroun, le chef, s'avance : «Allez, suivez-moi!» Ils ont des kalachnikovs, quelques M16, beaucoup de grenades et des lance-roquettes, qu'ils n'auront pas besoin d'utiliser.

Il est 18 heures, le massacre commence : «On a rencontré quelques hommes de 40 à 50 ans et on a ouvert le feu aussitôt, sans rien dire.»

Ils avancent, prudents, en zigzaguant dans les ruelles. On leur a parlé de combattants palestiniens mais, à part quelques sentinelles en bordure du camp, ils ne rencontrent que des civils, les combattants sont partis et les caches d'armes enfouies ou détruites :

«Les femmes sortaient en premier, se lamentaient, croyant nous apitoyer. Elles se condamnaient à mourir en premier.» Les miliciens ont des ordres clairs : «Entrez, tirez, tuez tout ce qui respire.»

Ils nettoient les maisons : «On entrait dans chaque pièce, on mitraillait, hop! Une grenade et on recommençait.

Il fait nuit et le camp résonne déjà des appels au secours : «Les gens ne criaient pas, ils beuglaient. On entendait : «Où es-tu Dieu? Que nous arrive-t-il? Regarde ma fille, mon mari!» Et ils tombaient, morts.» Quelques-uns renoncent : «Ils disaient qu'on ne pouvait pas faire ça. Et ils se sont barrés.» Tous les autres avancent, méthodiquement.

«Moi, je me disais: ce petit va grandir et me tuer, cette jeune fille va faire des enfants, non! Il ne faut pas, je les tue, raconte un assaillant.

Le premier, tu hésites, le deuxième est plus facile, après, c'est comme jouer aux billes. »

Les Forces libanaises et l'armée israélienne ont apporté leurs bulldozers, qui, à la moindre résistance, aplatissent les maisons du camp. On rafale tout, les hommes, les chiens, les rats et les chevaux : «Les chevaux morts... Pourquoi?

Cette image m'a marqué», dit un milicien. Dans la nuit noire, après une méprise sanglante, les assaillants demandent aux Israéliens d'éclairer le camp et les soldats tirent des fusées éclairantes jusqu'à 5 heures du matin.

A l'aube, les hommes, épuisés, soufflent, défoncent des épiceries, mangent des biscuits et boivent des jus de fruits. Les renforts arrivent : «Je commandais une grosse unité vers le Chouf. Mes hommes s'entraînaient sur des murs. Mais un mur, ça ne crie pas, ça ne

meurt pas. Le secret à la guerre, c'est de voir du sang. J'ai dit à mes hommes : «Allez-y! Exercez-vous !»

Les nouveaux arrivants découvrent l'ampleur du massacre : «Autant de morts en quelques heures, j'étais surpris. Il y avait des femmes nues, mortes, les mains coupées, la cervelle éclatée.» Et ils reprennent la tâche. Meurtres, vols et viols : «Il y avait une jeune Palestinienne, blonde, en foulard. Elle suppliait, criait qu'elle était vierge. Un des nôtres lui a arraché ses vêtements, s'est acharné sur elle, puis il l'a liquidée. Nous, on rigolait.»

Avec la fièvre, tuer ne suffit plus, il faut torturer : «J'ai mis un homme contre le mur de sa chambre, les bras écartés et j'ai sorti mon couteau. Je lui ai passé sur la gorge et je lui ai déboîté les bras. Mourir d'une balle, c'est rapide, ce n'est rien. Avec le couteau, il meurt deux ou trois fois.»

Au deuxième jour, un ordre arrive : «Achevez les blessés. Et débarrassez-vous des cadavres.» Un bulldozer a creusé une grande fosse à l'entrée du camp. On fait défiler les hommes à gauche, les femmes à droite. Chacun doit pousser dans la fosse le cadavre de celui qui le précède, avant d'être exécuté à son tour, par balles ou au couteau : «Un homme égorgeait à la chaîne. Dans la vie, il était boucher. Un bœuf, un homme, pour lui, c'était normal.

Moi, j'ai failli vomir.» Les Israéliens ont fourni des bâches en plastique pour transporter et recouvrir les cadavres, devenus encombrants. Certains sont brûlés ou aspergés de produit chimique.

Elie Hobeika passe, félicite ses hommes : «Bon travail, les gars!» A la sortie du camp, le groupe « Choc » et des éléments de l'ALS poussent des colonnes de Palestiniens,

«comme des moutons», pour les regrouper à la Cité sportive : le massacre continue.

A l'image, les témoignages précis se recourent, mais on ne voit pas le visage de ceux qui racontent. Le regretter, c'est méconnaître le Liban d'hier et d'aujourd'hui. «Si je parle à découvert, je suis mort dans la minute, moi et a famille », dit l'un d'eux.

L'enquête a été dure. Les cinq premiers témoins approchés ont été aussitôt arrêtés et dissuadés de parler. Les auteurs du film, un éditeur chiite libanais qui a grandi près de Sabra et une Allemande en voyage à l'époque en Israël, ont dû tout recommencer, dans la clandestinité, et retrouver six nouveaux témoins. L'enquête porte sur les origines du massacre, sur ses objectifs – nettoyer le camp mythique palestinien et le remettre à l'armée libanaise -, mais s'arrête avant les décisions d'état-major. Quant à l'implication israélienne, on sait que les manifestations à Tel-Aviv ont abouti à la démission de Sharon, alors ministre de la Défense responsable de la zone concernée. Reste l'analyse de la « banalité du mal » sur ces miliciens qui n'ont aucun regret, ou si peu. L'un d'eux fait parfois des cauchemars et un autre revoit de temps en temps «l'étreinte de cette famille, un homme et une femme, tenant serrés leurs trois enfants, tous morts». Les autres, pour la plupart, restent indifférents, sans tourments et sans jugement, réinsérés dans le quotidien. L'un d'eux est même prêt à décrire les sévices infligés, en détail et avec un plaisir évident.

Le Conseil de Sécurité de l'ONU a refusé toute enquête, et le Liban, en 1991, a proclamé l'amnistie générale. Et l'amnésie. Reste ce film, document extraordinaire, extraordinairement maltraité, projeté en catimini dans une poignée de salles en France. A voir d'urgence, si on le peut, avant le retour du grand silence.

Jean-Paul Mari